

jean arp — sophie taeuber-arp

arp

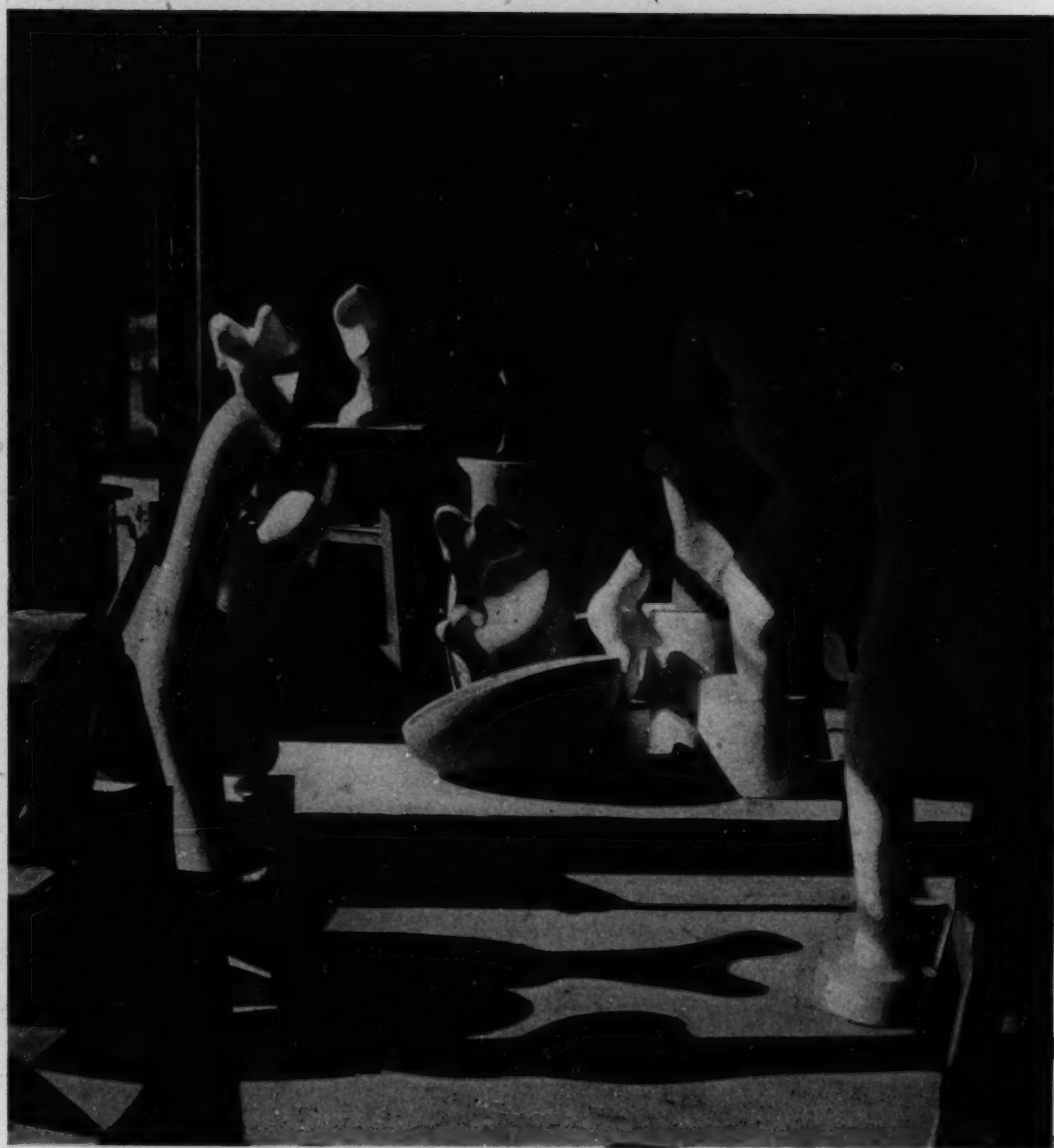
s. taeuber-arp

éditions

denise rené

paris 1962





A fleur des fleurs

1

les chaises et les tables sont
des nudités divines
elles n'ont cure des chemises
qui s'ouvrent et se ferment avec fracas
les pyramides s'étaient depuis leur nuit
de noce
comme de la mousse sur le plancher
les mains sont dans des bouquets
de sang
ils voltigent dans le ciel éteint
et fument des cigares de neige

2

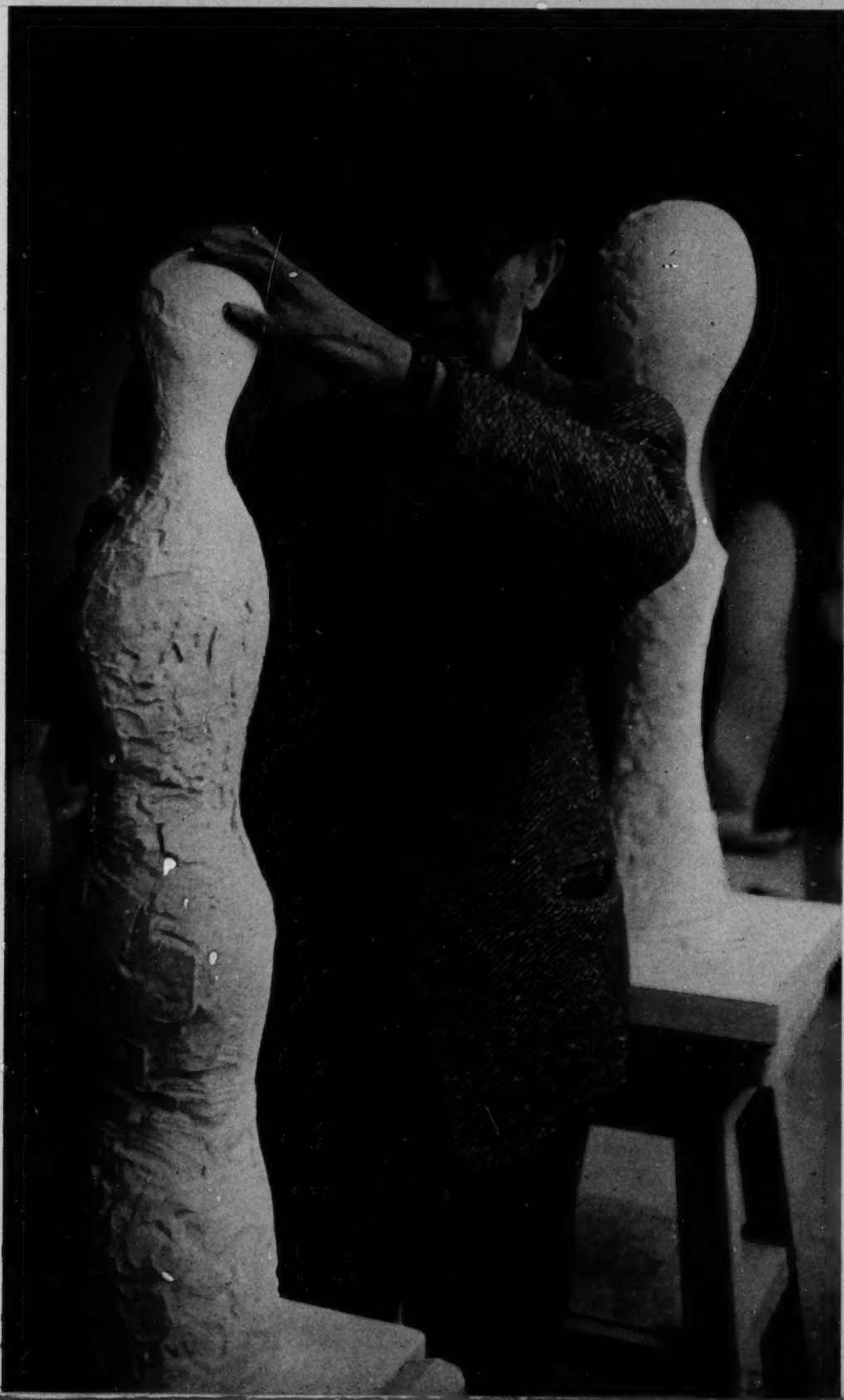
dans les chansons chinoises
les étoiles chantent le désespoir
la vie est une vallée noire vite parcourue
chante danse et boit
conseillent les chansons
tant que tu es jeune
car la vie passe comme un vol d'oiseau

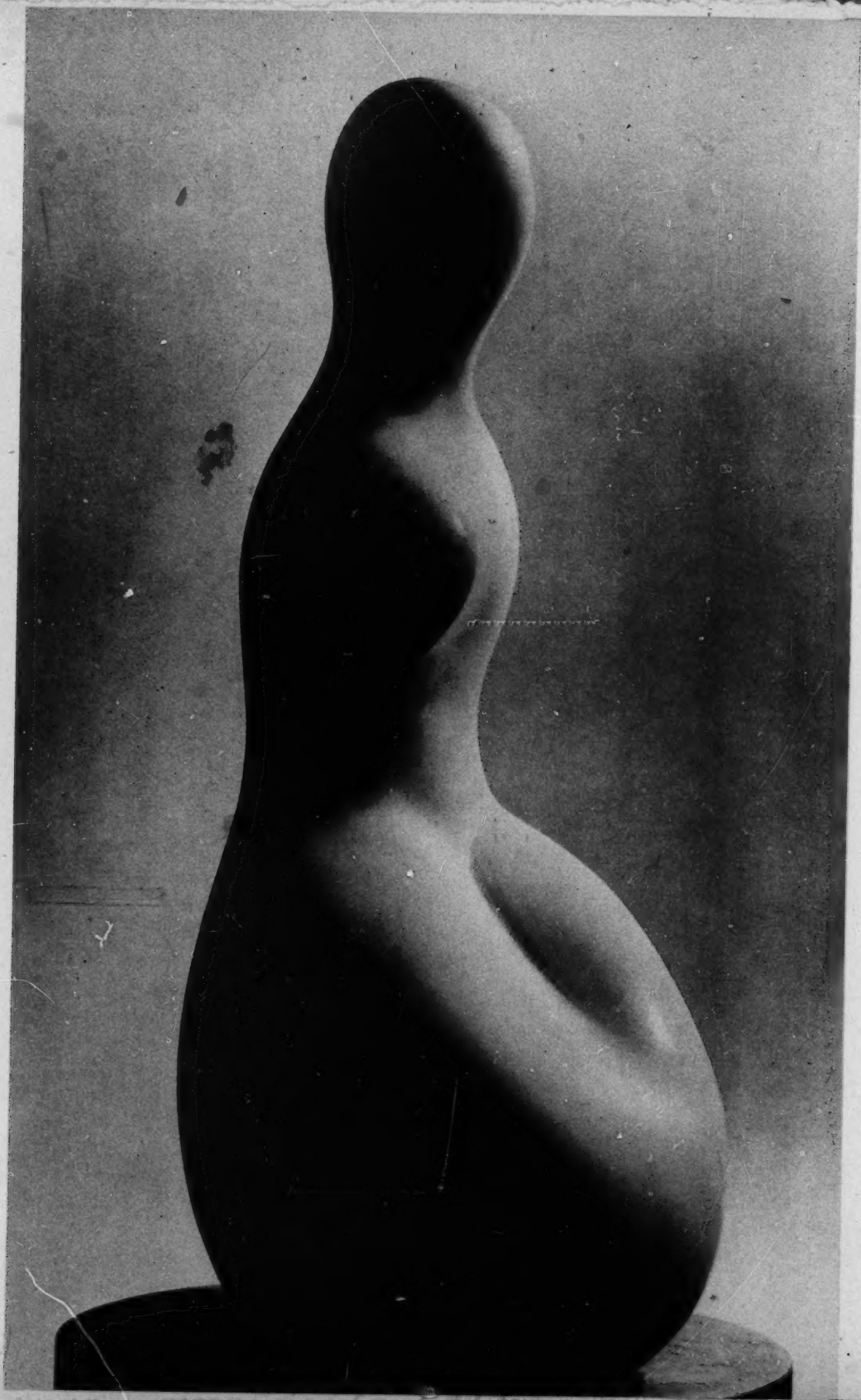
3

la chair à cheval
le sang à pied
la fleur à plante
dans les miettes d'étoile
arrosent les flammes
avec des gouttes de feu
l'écho de plomb fond dans la cornue

4

les têtes des fleurs sont remplies
de rubans noirs
sur leurs langues longues on donne
des concerts aux couleurs endormies
des concerts comme les vrombissements
des hélices de la lune
qui chassent le soleil de miel
je ferme les yeux et j'ouvre les fenêtres
j'ouvre la bouche et ferme la porte
la moisson métallique carillonne
dans ma tête





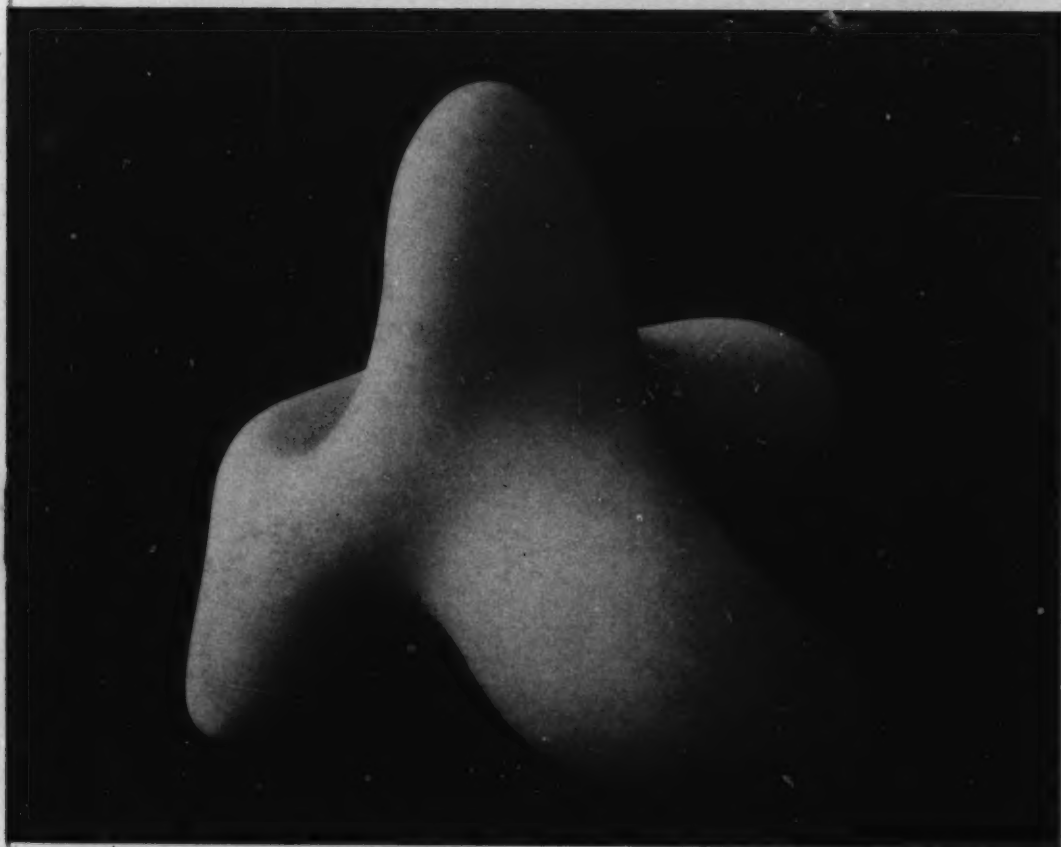
5

les étoiles protestent d'être enfermées
dans les médaillons
les épouvantails crachent leurs grains
dans leurs larmes
les fleurs déflorent les fleurs
plus tard une rivière arrivera en chantant
et en dansant
elle boira son petit doigt
et laissera les portes et les fenêtres
du bonheur et du malheur ouvertes
les nuages entreront et attaqueront
à brûle-pourpoint les virgules
et les points
et les traits d'union rouges entre
les hommes et les femmes

— p

6

une goutte d'homme
un rien de femme
tombent dans le jardin d'os
comme l'aubade
dans la fourrure du feu
le vent arrive sur ses quatre plantes
comme le cheval sur ses quatre roues
l'espace à un parfum vertical





Des taches dans le vide

1

l'âge vit de cheveu en cheveu
à travers l'air devenu orphelin
il vit comme un œuf
qui couve un fruit
sur une corde tendue entre deux ailes
l'air a l'âge des ailes
les fruits naissent des ailes
les feuilles des ailes saignent
sur les traînes de l'air

2

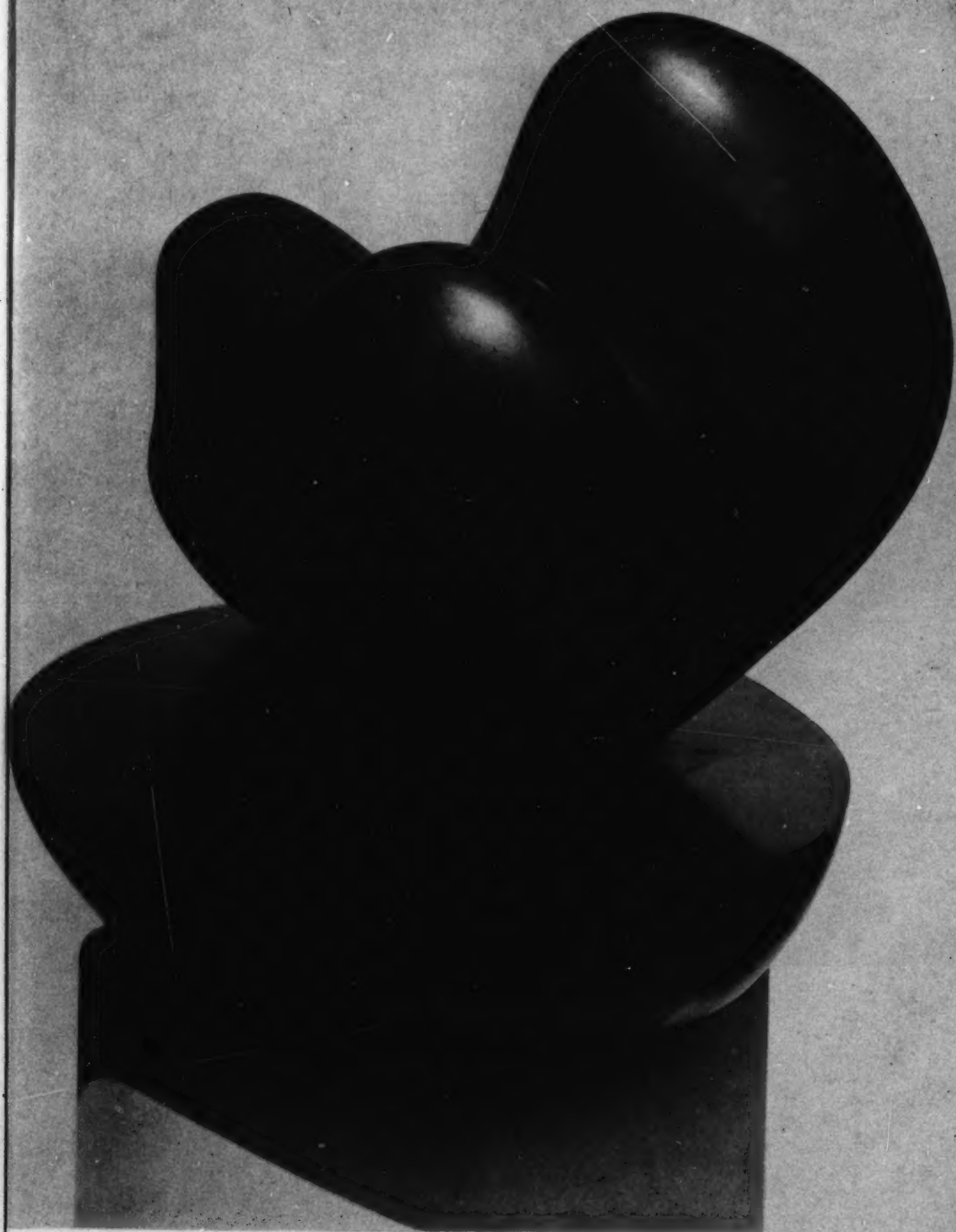
des têtes de morts
qui luisent comme des soleils
vont assoiffées vers la source du vide
dédaignées par les canards avarés
les poupons gloutons
et les et coëtera
numérotés et signés par les auteurs

3

les murs sont en chair humaine
les champignons ont des voix de tonnerre
et brandissent de lourdes rapières
contre des souris ancestrales
aux dents d'éléphants

4

des pis en porcelaine se balancent
sur des trapèzes d'or
parmi des branches de cravates
tandis que des étoiles jargonnet
et volent de fruit en fruit





5

des colonnes siamoises pleurent
des larmes de maillots
parce qu'elles tombent tous les minuits
de leurs soucoupes d'os
comme des points qui tombent des i

6

un paysage dans un équipage piaffant
s'arrête
devant un canapé de paraffine
des gants d'étoile pétrissent
le vide anthropomorphe

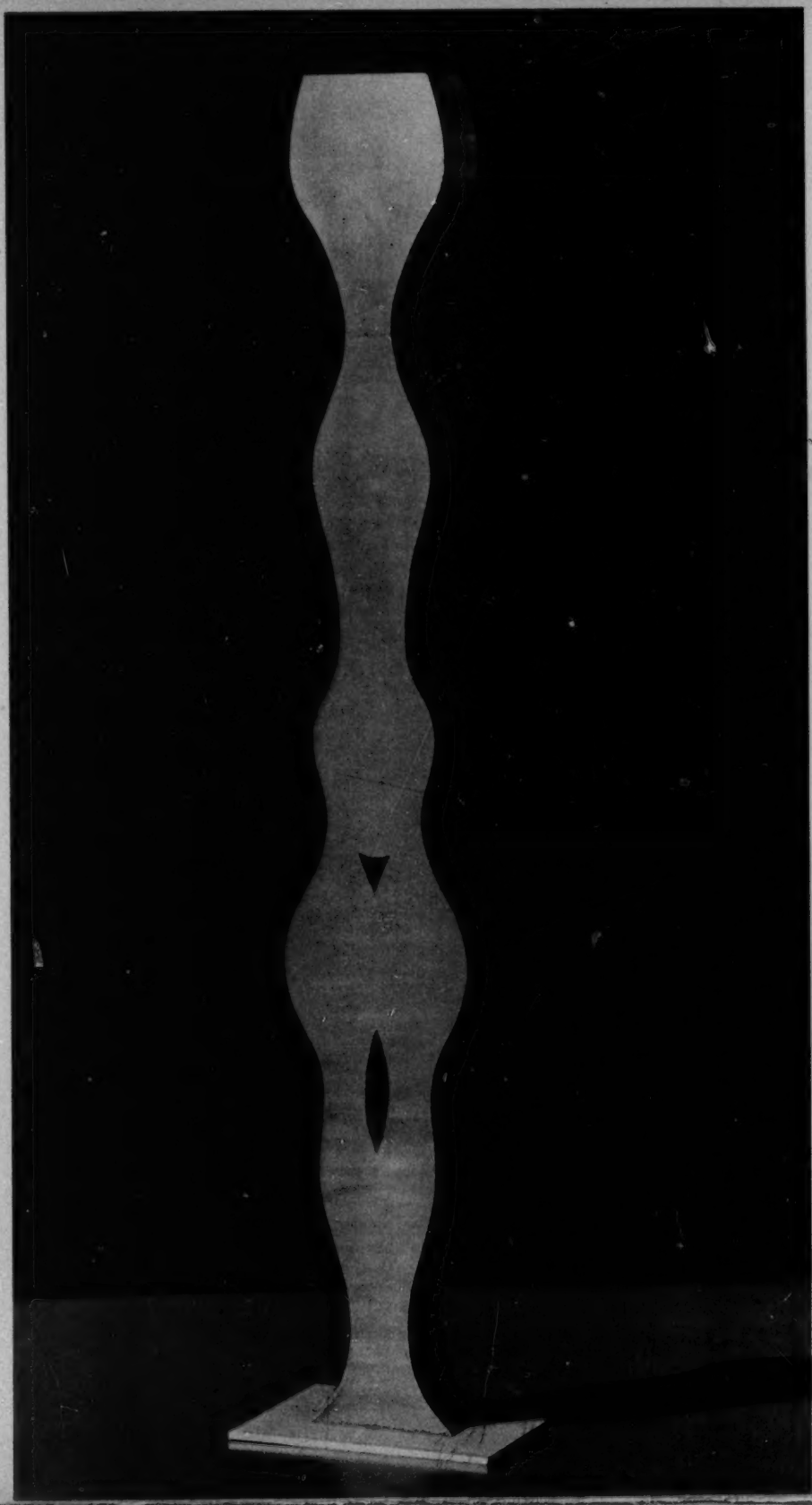
7

des syllabes de fleurs couvrent
des bouquets de frondes
des tentes de dentelles dansent
des branles des courantes
et des gaillardes
avec des tirelires remplies de guêpes

8

la fin de l'air
et la fin du monde
sont ronds comme des ballons
mais tandis que la fin du monde
reste assise sur son pliant
la fin de l'air saute
d'un arbre de tournois
dans une cage vide
qui voltige dans l'air





9

la pelure de diamant adoucit les mœurs
les réjouissances se prolongent
parfois jusqu'après la mort
même jusque derrière la balustrade
en espace usé

10

les nuages gourmands enfoncent
leurs trompes et leurs queues
dans les plaies parfumées
des fleurs avec des perruques de miel
se promènent sur l'eau bavarde

11

les bouches de la lumière bâillent
et montre le vide
la machine à sang
souffle du bonheur sur les museaux
et répète sans cesse
les tantes et les ongles
les oncles et les tentes

12

est-ce vraiment un sarcophage blanc
et pas un hermitage couvert de salive
si l'on faisait moudre cette apparition
est-ce que des aiguilles luisantes
tomberaient
enfin dans la lumière pourrie





13

des becs crèvent les yeux de la lumière
des joues folâtres
tête à tête pied à pied
des pieds roulent devant leurs propres
pieds
tétos tétus de teutobourg
crient les becs avec une fureur tetonique

14

les gueules sont remplies d'œufs de lys
les muscles de plâtre portent
des parapluies bipèdes
les fleurs balayent le lait
de leur voix visible
les tiges se penchent hors de l'espace

15

assieds-toi sur mon orteil
petit ciel blanc et nu
reste un costume sans regard
reste blanc et nu
laisse les ci-devantes réalités
raccommoder l'eau
épiler les âmes
jeter le dernier mot
derrière le dernier cœur
reste blanc et nu
laisse les auréoles ronronner
et tamiser leurs pensées
laisse les roses se promener
sur la peau d'un nain
laisse les membres à quatre voix
agiter des plumes de chair
reste blanc et nu

16

les nuages se déshabillent
sur des tables charnues
la chemise de paille embrasse
l'éponge paradoxale
prends garde aux rouages des figures





Sculpture duralumin - 1962

sophie taeuber-arp

**les neuf
dernières
constructions
1942**

Le rêve

Je rêvai la nuit passée que je me trouvais sur une plage. Tantôt les bains ensoleillés d'Ascona, tantôt les rochers ravinés du Val Bavona. J'entendais les voix de mes amis qui s'éloignaient. Je restais seule sur la plage, et tandis que la nuit tombait mon index, comme si une volonté l'avait conduit, écrivit le mot « heureuse » sur le sable. En écrivant je vis le mot s'enfoncer dans la pierre. Un bruit sourd, soupirant, me fit lever les yeux. C'était un quartier de roche qui, se détachant, me menaçait. Alors la pensée me vint que s'il m'écrasait en cet instant, le mot « heureuse » seul subsisterait de moi.

S.H. Arp-Taeuber

Ascona, 10 juin 1939





Sophie Taeuber-Arp

par Jean Arp

Dans la foule bigarrée des êtres que j'ai rencontrés au cours de mon existence, Sophie Taeuber est la figure la plus gracieuse et la plus sereine. Elle vivait tel un personnage des livres d'heures, studieuse dans son travail et studieuse dans son rêve. La réalité du rêve ne semblait pas pour elle dans la réalité des jours. Ces deux réalités lui étaient aussi parfaitement familières. Qu'elle s'occupât du jardin, ou peignît, ou préparât un voyage, elle se donnait à toutes ces tâches avec un zèle souriant et ne prenait pas de repos qu'elle ne les eût parfaitement achevées. Souvent je la contemplais lorsque, inclinée sur la table, elle préparait attentivement les couleurs, essuyait avec soin le pinceau au bord du godet, le passait avec application sur la toile, traçait pieusement les lignes. Elle levait parfois les yeux et souriait avec une fierté charmante. Le jour et la nuit étaient pour elle pleins de merveilles. Elle se réjouissait de l'approche du soir et des rêves. Le rêve se poursuivait après son réveil et, au repas du matin, elle parlait de mondes rayonnants, de formes sonores, de contes merveilleux où se croisent des roses et des ombres, d'ombelles de soleil démesurées et flamboyantes, d'âmes et d'envolées bienheureuses en des torrents d'infini.

Se promener avec elle était un indicible bonheur. Avec une joie tranquille elle salvait le monde. Tous les matins elle rendait visite à ses fleurs comme à des amies. Elle parlait aux fleurs et aux étoiles. Elle parlait naïvement aux créatures les plus petites comme aux plus grandes. Elle imitait la mastication des cigales en plissant le nez avec une application amusée. Elle prehnait le soin d'emporter dans ses mains refermées les papillons de nuit qui s'égarèrent autour de la lampe. Je ne sais quelle mystérieuse intelligence s'échangeait entre elle et les papillons. Ils venaient avec hâte au devant d'elle; étendait-elle le bras, ils s'y posaient; ils se posaient sur son chapeau, sur sa robe, et restaient sur elle, en repos, pendant de longues promenades. Calmement, avec précision, elle leur faisait des signes; à cet ordre, ils s'empressaient de la précéder ou de la suivre. Elle jouait avec ces jolis êtres et fuyait devant eux en riant. On ne pouvait oublier le carillon de son rire.

Je fis la connaissance de Sophie Taeuber à Zurich en 1915. A cette époque déjà, elle savait donner une forme directe et sensible à sa réalité intérieure. On nommait alors cet art

« art abstrait ». On le nomme depuis « art concret », car rien n'est plus concret que la réalité psychique qu'il exprime. Comme la musique, cet art est une réalité intérieure, tangible. Dans les pages de souvenirs que publia le périodique parisien « XX^e Siècle », j'écrivais : « En 1915, Sophie Taeuber et moi, nous avons réalisé les premières œuvres tirées des formes les plus simples en peinture, en broderie et en papiers collés. Ce sont probablement les toutes premières manifestations de cet art. Ces tableaux sont des réalités en soi, sans signification ni intention cérébrale. Nous rejetions tout ce qui était copie ou description, pour laisser l'élémentaire et le spontané réagir en pleine liberté ».

Déjà en 1916 Sophie Taeuber divise la surface de ses aquarelles en carrés et en rectangles qu'elle juxtapose de façon horizontale et perpendiculaire. Elle les construit comme un ouvrage de maçonnerie. Les couleurs sont lumineuses, allant du jaune le plus cru au rouge ou bleu profond. Dans certaines de ces compositions elle introduit à différents plans des figures trapues et massives qui rappellent celles que plus tard elle façonnera en bois tourné. Ces figures pourraient s'épanouir en plantes, en poupées, en vases, qui, à leur tour, deviennent des visages reflétant l'effroi de la solitude et de la mort. Mais la vigueur de la jeunesse, dans sa richesse et sa clarté, dissipe ces ombres.

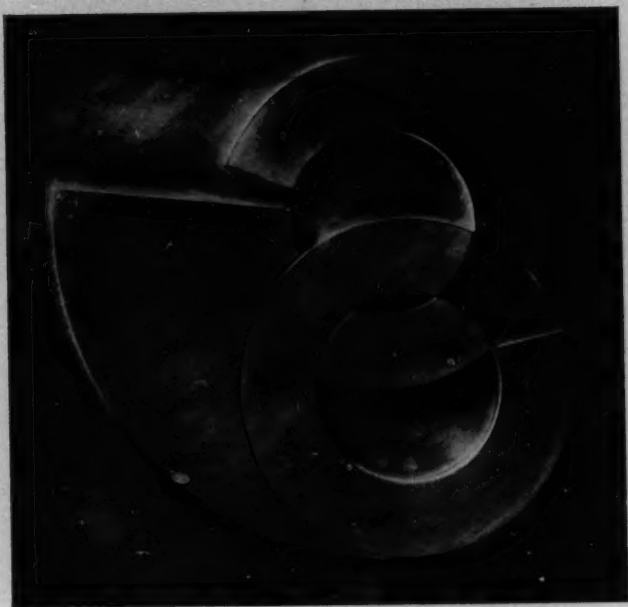
Les aquarelles de l'époque suivante (vers 1920) sont un tissu multicolore formé d'innombrables taches carrées et rectangulaires. Lumière et ombre fleurissent, sans heurts, sans contraste bruyant qui en trouble l'harmonie. Sophie Taeuber est alors pénétrée de ce sentiment de caducité, de fragilité, de complète insuffisance, que donnent les choses terrestres. Elle rejette la vanité du trompe-l'œil artistique et voit la perfection dans l'humilité.

Vers 1930, elle adopte un mode de composition par rectangles et carrés sur un fond unicolore, noir ou blanc. Parfois elle y introduit des triangles et des cercles. Elle joint souvent ces figures entre elles par des lignes droites et les anime, sur ces profondeurs blanches ou noires, d'un mouvement d'ascension, de chute, d'oscillation, ou les y maintient immobiles. Sa palette ne connaît guère que le bleu, le rouge, le jaune, le vert. Elle conçoit ses œuvres dans de plus grandes dimensions, et les exécute à l'huile.

Vers 1933, elle élimine les lignes droites, les triangles, les rectangles, les carrés, et n'utilise plus que le cercle. La composition procède toujours d'une ordonnance fondamentale très stricte qui, après un long travail, se relâche en deux ou trois points. De ces points rayonne toute la puissance de l'image. Ils lui donnent sa tension et l'emplissent de vie et d'âme. Quelques œuvres de cette époque contiennent parfois quatre ou cinq compositions différentes enchevêtrées les unes dans les autres. Ces toiles sont également composées



5



sur un fond unicolore noir ou blanc. Elle peint le damier de la nuit. Des sphères blanches, rouges, vertes, servent de pions à la nuit. La nuit joue avec le visible et l'invisible. L'invisible bat le visible.

De 1936 à 1938 elle exécute une série de reliefs en bois. Certains de ces reliefs groupent de façon très simple, sur un fond rectangulaire, des formes géométriques appliquées, découpées ou en saillie. Ces reliefs sont peints en blanc, noir, rouge, bleu. Le relief que nous nommions « cuirasse de coquille », formes blanches vibrantes sur un fond rectangulaire, atteint la perfection de la beauté. C'est avec des œuvres semblables que le mot beauté retrouve un sens vivant. Le dernier de ces reliefs fut composé à l'époque où, pour illustrer mon recueil de poésies « Coquillages et parasols », Sophie Taeuber dessine une série de vases, de feuilles, de coquillages métamorphosés; il est d'une si rare perfection, d'une telle clarté intérieure, que je ne peux en comparer la beauté qu'à celle d'une amphore grecque. La plupart des reliefs de la même époque se développent sur un fond circulaire. Terre et ciel s'y entremêlent comme des vagues. Ce sont des feuillages au vert sombre, un ciel au bleu profond. Ils ont la solennité d'une aile, la splendeur d'une étincelante parure.

Dans les années 1932, 1938 et 1939, Sophie Taeuber exécute à l'huile quatre grandes compositions où elle reprend à ses aquarelles de 1916 le système de division géométrique de la surface. Elle la partage en quatre, six ou huit plans rectangulaires ou carrés de grandeur égale, réunissant parfois deux ou plusieurs d'entre eux en un plan unique organisé à son tour en plans plus petits. Des profondeurs se forment et font de l'ensemble une réalité spatiale plane. Ces surfaces ne se détachent donc plus du fond, comme dans les toiles de 1933; ce sont des espaces à deux dimensions, où s'ouvrent des profondeurs planes; des surfaces se posent sur d'autres surfaces, s'appuient à elles, semblent s'avancer vers le spectateur, s'engloutir, flotter sur les lignes comme des drapeaux sur leur manche. Ce sont des espaces à deux dimensions où des lignes découpent des surfaces, limitent des zones de clair et d'obscur, partagent l'image. Elle appelait ces toiles des « Tableaux à Espace ». Ces réalités spatiales, planes, sont créées par le seul jeu des couleurs et des surfaces, sans qu'intervienne la perspective ou l'illusion du volume. L'image reste toujours plane, ne s'insurge jamais contre la loi que dicte la nature même des choses : l'étendue à deux dimensions de toute image.

Sophie Taeuber passa avec moi les deux dernières années de sa vie dans le Midi de la France, à Grasse. Elle était amoureuse de ce pays. C'était son paradis terrestre. Elle rayonnait de bonheur durant nos promenades. Elle me poussait sans cesse à de nouvelles promenades. Ses yeux ne quittaient pas

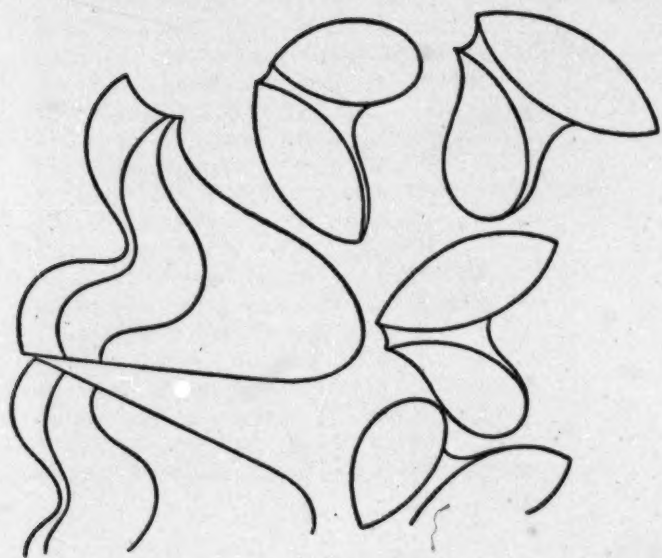
les bois d'oliviers au vert argenté, les silhouettes méditatives des bergers au milieu de leur troupeau, les villages se dressant dans la montagne, le bouclier scintillant, éblouissant de la mer. Nous habitions entre une source, un cimetière, un écho et une cloche. Dans notre jardin poussaient un palmier et des oliviers. Le feuillage du palmier se mettait-il à bruire, nous avions la pluie. Les oliviers étaient sans cesse animés d'un frissonnement presque imperceptible; chaque jour était plus que le précédent riche de lumière et de bonheur, et Sophie rivalisait avec eux.

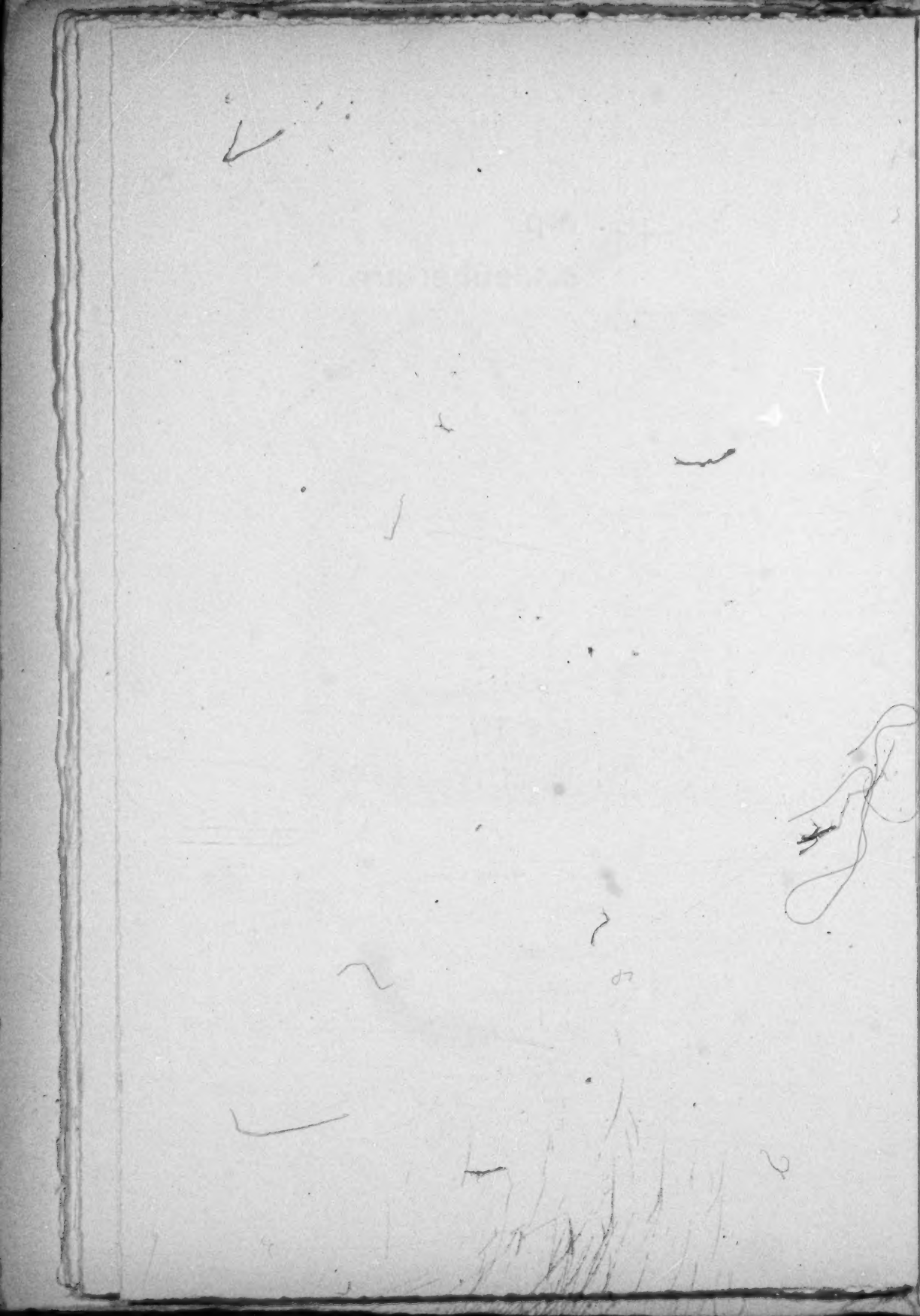
Sa clarté intérieure frappait tous ceux qui la rencontrèrent alors. Elle s'épanouissait comme une fleur dont le déclin s'approche. L'intériorité lumineuse de son être apportait à ceux qui souffraient protection et réconfort. Elle puisait dans sa pureté le courage de supporter avec confiance l'immense malheur de la France. Elle répand dans ses toiles une admirable clarté. Du fond de la souffrance la plus intense, des sphères fleuries jaillissent. Des profondeurs et des hauteurs, des rayons montent et descendent en une vaste ronde colorée. Perdue, enivrée, elle trace des lignes, de longues courbes, des spirales, des cercles, des routes qui serpentent à travers la réalité et le rêve. Elle peint ses derniers cercles chantants. Dans la tourelle où elle a sa chambre, elle travaille avec ardeur. Son fin profil approbateur se baisse et se lève devant la mer lointaine. La veille de notre départ de Grasse, elle met soigneusement en ordre ses instruments et pose avec précaution ses toiles contre le mur pour les faire sécher, contente comme après un beau jour.

Elle fut toujours prête à recevoir avec calme la clarté ou l'ombre. Elle fut sereine, lumineuse, véridique, précise, claire, incorruptible. Elle ouvrit cette vie à des ciels de lumière.









Catalogue

Jean Arp

Sculptures

- Appliqué et songeur, marbre, 56×16×15, 1960
Chapeau forestière, marbre, 26,5×33×31, 1961
Coupe plate-bandes géométriques, marbre, 48×40×43, 1962
Assis, bronze, 30×46×20, 1937/1962
Sculpture méditerranéenne, bronze, 38×27×16, 1942/1962
Concrétion humaine, bronze, 60×70×54, 1948
Pistil, bronze, 33,5×16×11, 1950
Thalès de Milet, bronze, 106×23×27, 1951
Fleur dansante, bronze, 119×24×29, 1957
Seuil aux créneaux végétaux, bronze, 72×44,4×6,5, 1959
Tête de heaume, bronze, 54×36×20, 1959
Torse végétal, bronze, 117×27×18, 1959
Appliqué et songeur, bronze, 56×16×15, 1960
Initiale d'une feuille, bronze, 84×43×10, 1960
Allongée, bronze, 66×102×10, 1960
Paysage - Trèves, bronze, 20×23×8, 1960-1961
Roue-forêt, bronze, 90×82×95, 1961
Nu aux bourgeons, bronze, 188×32×80, 1961
Trois Grâces, duralumin, 55×28×6, 1961
Sculpture en duralumin avec fente ondulée, 30×26×6 1962

Reliefs

- Découpage en bronze n° 12, 48×49, 1960
Découpage en bronze n° 22, 28×30, 1961
Découpage en bronze n° 24, 29×23, 1961
Construction dans un cercle n° 1, duralumin, diam. 30 cm, 1962
Construction dans un cercle n° 4, duralumin, diam. 28 cm, 1962
Construction dans un cercle n° 5, duralumin, diam. 38 cm, 1962
Relief duralumin, 71×65, 1960-1961
Relief concret D, duralumin, 46×64,5, 1961
Relief concret K, duralumin, 75×30, 1961
Relief concret G, duralumin, 65×65, 1961
Relief concret J, duralumin, 65×40, 1961
Relief concret O, duralumin, 34×44, 1962
Relief concret L, duralumin, 78×70, 1962
Relief concret N, duralumin, 30×34, 1962
Géométrie de serpents, bois de cerisier ciré, 20×45, 1951
Constellation, bois naturel, 75×60, 1953
Fruits-jumeaux, bois peint, 44×44, 1960
Fils du nombril, bois de teck, hauteur 40 cm, 1961
Tête-moustache, bois peint, 80×80, 1962

Peintures

Peinture-écriture, huile sur bois, 41,5×34,5, 1962

Peinture-écriture, huile sur bois, 33×42, 1962

Peinture-écriture, huile sur bois, 24×30, 1962

Tapisseries

Dialogue, 194×180, 1960

Escalier de spectre, 296×140, 1962

S. Taeuber-Arp

Horizontale - Verticale n° 2, 22×18, 1916

Horizontale - Verticale, 22×18, 1916

Aubette, peinture-relief, 60×32, 1927

Gouache A, 8×6

Gouache B, 3×3

Relief en bois d'après gouache B, 60×60

Dessin au crayon, 18×15

Relief bois d'après le dessin au crayon, 90×75

Dernière construction n° 1, relief bronze, 39×40, 1942

Dernière construction n° 2, relief bronze, 41,5×41,5, 1942

Dernière construction n° 3, relief bronze, 35×39,5, 1942

Dernière construction n° 4, relief bronze, 35×58, 1942

Dernière construction n° 5, relief bronze, 31×27, 1942

Dernière construction n° 6, relief bronze, 37,5×43, 1942

Dernière construction n° 7, relief bronze, 34×32, 1942

Dernière construction n° 8, relief bronze, 35,5×35,5, 1942

Dernière construction n° 9, relief bronze, 32×30, 1942

réalisé à l'occasion de l'exposition des œuvres de
jean arp et de sophie taeuber-arp, couronnant quinze
années d'amicale collaboration avec la galerie denise
rené, cet ouvrage a été tiré à 2350 exemplaires sur
vélín pur fil johannot, dont 100 exemplaires, numé-
rés de 1 à 100, enrichis d'une sérigraphie originale
signée par jean arp, constituent l'édition de luxe

achevé d'imprimer sur les presses du maître imprimeur
emmanuel guillot, à paris, le 25 décembre 1962

la sérigraphie a été exécutée dans les ateliers arcay
à versailles

photographies Maywald et E. Bertrand-Weill

exemplaire n° 